

souvenirs qui s'y rattachent, et soit qu'elle parle des aspects et des beautés du pays, soit qu'elle peigne ceux qui l'habitent et les monuments qu'ils ont élevés, elle reproduira des tableaux qui intéresseront vivement et plairont toujours, parcequ'ils auront fait vibrer la plus sensible des fibres du cœur humain : la fibre patriotique.—*Communiqué.*

Lecture en faveur de l'Union de Prières et de Bonnes-Œuvres.

Etablie dans la Paroisse de Montréal, en 1851,
par le Rév. Messire E. PLOAND, Prêtre de St. Sulpice. (1)

Avant d'aborder mon sujet, permettez-moi, Messieurs, de prendre par la main un étranger, voyageur sérieux et instruit, et de gravir avec lui la pente un peu raide, mais si pittoresque, qui mène au sommet de la montagne.

Lorsque nous serions arrivés tous deux à peu près à l'endroit qui vit, il y a trois siècles, l'illustre aventurier de St. Malo, promenant ses regards avides sur l'épaisse ceinture de forêts vierges, qui bordaient alors notre grand fleuve, saluer Montréal du plateau qu'il foulait, tant son admiration avait été profonde, je dirais au voyageur : frère arrêtons-nous ; tu as vu l'Angleterre, tu as vu la Suisse, tu as vu presque toute l'Amérique, qu'out-elles dit à ton cœur de chrétien toutes leurs villes superbes, quelles idées consolantes ont-elles fait germer dans ton âme ?

Et il me répondrait : Je ne connais rien de plus triste, rien de plus alligeant que le coup-d'œil présenté par la plupart de ces orgueilleuses cités dont les palais somptueux, les innombrables maisons et les larges rues manquent de cet auguste couronnement qui annonce au loin que Dieu réside dans leurs murs.

Du sein de ces modernes Babylones, j'ai bien entendu s'élever le bruit confus des machines et d'innombrables multitudes que l'industrie mène et agite. Mais ces clameurs et ce bruit ne présentaient à mon esprit que l'homme et des choses passagères comme l'homme ; rien ne m'y a parlé de l'éternité.

Alors je continuerais ainsi : O voyageur, regarde maintenant à tes pieds, regarde à ta gauche, regarde à ta droite, regarde partout, et dis-moi, je t'en prie, ce que tu penses de cette Ville assise sur les bords du Fleuve, et de tout ce pays qui l'entoure ?

Et quand le voyageur aurait bien regardé devant lui et que ses yeux auraient interrogé tour-à-tour les quatre coins de l'horizon, j'entendrais sortir de sa bouche ces paroles généreuses : O Ville-Maire, noble ville, que ton aspect est tout-à-la-fois sévère et auguste ! Quel langage éloquent et consolateur parlent tes tours élevées et tes dômes sacrés ! On ne m'avait pas trompé, mais aussi je te salue, la Reine du Nouveau-Monde ; et aux flèches argentées de toutes ces églises qui couvrent le pays comme autant d'égides protectrices, je reconnais, ô Terre Canadienne, que tu es bien le berceau et le foyer inaltérable du Catholicisme, qui tôt ou tard, doit régénérer ce vaste Continent !

N'est-ce pas, Messieurs, qu'il est grand et fécond le génie de la charité, et que toutes les œuvres qu'il nourrit de sa sève puissante se développent admirablement ! L'histoire de votre pays en est une longue preuve, car je vois briller au front de toutes ces femmes admirables, de tous ces confesseurs de la foi qui fondèrent vos Ordres et vos monuments religieux, l'aurole de la charité !

N'était-ce pas, en effet, le génie de la charité qui guida à travers les mers ces apôtres du Christ, hommes et femmes, les Maisonneuve, les de Peltrie, les Mance, les Bourgeois, aventuriers sublimes, venus sur ces plages, dès les commencements de la colonie, pour la conversion des Sauvages ?

Quelle étonnante et admirable histoire que la leur ! Quels modèles de vertu, de dévouement, d'abnégation et de courage ! Que ne leur inspira point cette charité dont leurs cœurs débordaient, et

avec quel respect, quelle vénération ne devons-nous pas considérer toutes ces grandes figures, ces âmes sublimes qui n'avaient d'autre crainte que celle de Dieu, et que les privations et les persécutions de toute espèce, l'incendie et la mort même, ne purent jamais ni émouvoir ni faire défailir.

Parcourez le pays, Messieurs, parcourez votre ville, et vous rencontrerez partout les traces de leur passage et de cette ardente charité qui, de génération en génération, s'est transmise à leurs successeurs et à leurs émules.

O génie de la charité, c'est toi qui as élevé les tours de Notre-Dame et ces églises sans nombre, noble orgueil de Montréal et du Canada Catholique ! C'est toi qui as toujours inspiré notre Saint Evêque et qui lui as fait entreprendre et mener à bonne fin tant d'œuvres qui glorifient Dieu et soulagent nos frères malheureux !

Aussi, quel langage éloquent ne parlent-ils pas tous ces monuments de pierre, sanctifiés par la prière et le repentir, la douleur ou la pauvreté, et quelle foudroyante condamnation lancent-ils aux ennemis de notre Eglise qui font mourir à la peine, dans leurs manufactures, des milliers de leurs semblables, créés cependant comme eux à l'image d'un Dieu juste et vengeur qui doit un jour châtier le crime ?

Mais à côté de tous ces grands monuments qui parlent par eux-mêmes, combien n'y a-t-il pas encore d'œuvres plus humbles qui ne parleront qu'après avoir fait goûter leurs fruits ?

Parmi toutes ces œuvres dont la nomenclature serait trop longue, je choisirai aujourd'hui celle si bonne, si excellente de l'Union de Prières et de Bonnes-Œuvres.

Messieurs, il y a de cela une dizaine d'années, un prêtre dont tout le monde connaît le nom conçut l'Œuvre telle que vous la voyez aujourd'hui.

Ce prêtre qui a toujours allié à une véritable passion des intérêts spirituels, une largeur de charité, sachant s'approprier aux besoins de tous et qui, loin de se décourager devant les obstacles, aime au contraire à courir au-devant pour les surmonter ; ce prêtre, ce noble cœur, ce digne enfant du Canada, voyait avec peine combien les pauvres, ses amis les plus chers, étaient abandonnés à l'heure de la mort.

Comme son cœur saignait à la pensée de ces braves gens dont la vie toute entière s'était écoulée à l'ombre du temple du Seigneur, et qui s'en allaient tristement au cimetière, portés pas quatre hommes, entre quatre misérables planches de sapin, sans passer par l'église, dont leurs genoux avaient cependant usé le parvis !

Et vous aussi, Messieurs, vous comprenez quelle immense douleur, quel inexprimable serrement de cœur doit éprouver une mère, une fille, un père ou un fils qui, après avoir disputé à la mort, souvent au prix d'héroïques sacrifices, une existence chérie, voit ensuite ce pauvre corps prendre le chemin de la fosse commune sans les honneurs de la sépulture qui reconcilient en quelque sorte avec la mort.

Car vous le savez, le plus grand désir des parents est de pouvoir faire chanter un Service à ceux de leurs membres qu'ils pleurent ; mais chez les pauvres, lorsqu'on a dû faire de grandes dépenses pour le médecin, il n'y a plus de Service possible, et cette unique consolation que l'Eglise seule peut donner dans ces moments de suprême angoisse, la consolation du cœur leur est interdite.

Eh bien, Messieurs, c'est ce qu'avait admirablement compris le fondateur de l'Union de Prières, et vous allez voir combien sa charité fut ingénieuse pour arriver à ses fins.

Il traça le plan de son Œuvre, en expliqua le but et écrivit les règlements. Mais de prime abord, l'idée de chanter un Service pour tous les pauvres de la ville parut impraticable. Les objections surgirent l'une après l'autre. Il aurait fallu pour cela disposer d'un capital considérable ; bref, il fallait beaucoup, énormément de choses, et par malheur, la caisse de l'Œuvre en perspective ne contenait pas même un pauvre sou.

Certes, c'étaient, là sans doute, de grands obstacles ; mais en peut-il exister pour l'homme de foi et de confiance qui attend tout de Dieu ? Mettons-nous toujours à l'œuvre, pensa-t-il, et le reste viendra par surcroît.

Il y avait alors, parmi les fidèles les plus assidus de l'église de

(1) Cette lecture a été faite au Cabinet de Lecture Paroissial, par M. P. Stevens, le 12 mai 1861.